SORO : DON CARLOS (à moelle) EST DUR A AVALER

M. Pierre Benoit, de l'Académie Française, dont certaines œuvres immortelles furent déjà adaptées au cinématographe, vient de se lancer dans l'opérette à grand spectacle. Avec la

L'auteur (toujours modeste) place un mot d'exégèse...

complicité de MM. Mouézy-Eon (le fameux auteur du « Tampon du capiston ») et Raymond Vincy pour le livret, et avec la collaboration de M. Francis Lopez pour la musique, il présente « Pour Don Carlos » au théâtre du Châtelet.

Jusqu'à ce jour, je n'avais pas eu l'heureuse chance d'assister à une opérette digne de ce nom. Je me demandais ce qui pouvait différencier ce genre hybride de l'Opéra proprement dit. Maintenant, je sais. De toute façon, le sujet n'a aucune importance, mais si, dans l'Opéra classique, les acteurs poussent des beuglements épouvantables et s'époumonnent sans qu'on y puisse comprendre un traître mot, dans l'opérette, par contre, les chanteurs articulent, et on arrive même à sui-

...Il faut un bel accident.

vre leurs paroles. Tous les opéras se terminent par des hécatombes ; toutes les opérettes, par des mariages. De plus, une opérette normale, pour réussir, doit comporter un accident de chemin de fer, ou une éruption de volcan, ou une terrible inondation, ou une charge de cavalerie, ou une attaque de diligence par les Indiens sanguinaires, ou, au moins, une dramatique collision d'attelages emballés. Tout ceci pour la plus grande épouvante d'un public particulièrement friand de catastrophes...

Lorsque, par suite d'un léger malentendu, je pénétrai fort en retard dans la salle de cette institution dorée qu'est le Châtelet, un silence extasié accueillait l'arrivée (sur scène) d'un blond, svelte et fringant adolescent, vêtu d'un uniforme bleu ciel, et chaussé de bottes rutilantes.

Un amateur averti, mais atteint de bronchite...

Nous nous trouvions dans un cirque de montagnes, de tous côtés gardé par des militaires en bérets rouges. Au centre, un fort bel homme, jeune mais barbu, et, par surcroît médaillé, venait de se faire expliquer une situation extrêmement confuse. Comme il était au centre, je compris que le barbu n'était autre que Don Carlos. Comme ses interlocuteurs l'entouraient de grandes prévenances, je crus saisir que Don Carlos n'était autre que M. Georges Guétary.

— Majesté, disait le blond adolescent, je suis l'envoyé spécial du général Calderon, lequel est pour le moins encerclé...

— Cé absolumon terribl' !... répondait Don Carlos. Il fô absolumon franchirrr' les lignes !... (M. Georges Guétary possède, en effet, un accent un peu particulier. Il fe-

Don Carlos prit une décision...

rait penser, par moments, à certains doublages de cinéma)...

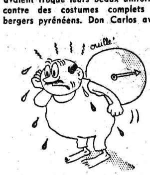
— Franchir les lignes, Majesté ?... reprenaient en chœur les conseillers du prétendant malheureux. C'est impossible !...

— A chaque instant, il y a des hommes qui meurent, rétorquait Don Carlos, noblement... Nous irons demain !...

Au même moment, tous les partisons, pleins d'enthousiasme, entonnèrent un refrain très entraînant qui débutait par « aïe, aïe, aïe !... », ce qui semblait admirablement résumer une triste conjoncture... Et ici le rideau tomba.

Il se releva aussitôt sur un décor représentant une salle de l'établissement des bains de Cauterets. De charmantes curistes s'y gargarisaient sur l'air du « glou, glou, glou ». Nous y fîmes connaissance avec M. Pommier (millionnaire et fabricant de pâtes), de sa fille (une petite pimbêche), et d'Edgar (son futur gendre). Nous y assistâmes aussi à un intermède qui nous permit de voir M. Pommier gambader en caleçon (ce qui amusa beaucoup l'assistance). Cette transition, qui pourrait paraître inutile, nous apprit cependant l'arrivée prochaine du duc d'Agadir (les finauds comprirent d'ailleurs aussitôt qu'il s'agissait de Don Carlos, déguisé).

Et puis, ce fut la nuit. La nuit, avec un fond de montagnes. Une nuit un peu de Walpurgis, puisque soudain apparurent des silhouettes indistinctes, couvertes de chiffons multicolores qu'elles faisaient flotter à l'aide de longs bâtons. Ce qui devait être très fatigant. Enfin l'aube blanchit les sommets neigeux, et, avec elle, survinrent Don Carlos et le jeune adolescent du début. Ils avaient troqué leurs beaux uniformes contre des costumes complets de bergers pyrénéens. Don Carlos avait



M. Pommier sort de l'étuve...

rasé sa barbe, ce qui l'arrangeait bien, puisque, maintenant, il ressemblait de plus en plus à M. Guétary. Quant à son compagnon, on commençait à reconnaître en lui la fine silhouette de Mme Maria Lopez (qui porte le travesti à ravir).

Naturellement, profitant des premières lueurs du matin, M. Guétary en poussa une, au cours de laquelle il fit rimer « vallée » et « pyré-

Etchepare (le fidèle), le traître policier, la méprisante donzelle, Edgar (l'ahuri).

nées », cependant que Mme Maria Lopez, assise sur un rocher de carton, prenait un air accablé (de fatigue). Alors, après avoir recueilli des applaudissements mérités, et après avoir remercié gentiment, M. Carlos laissait entrer son fidèle partisan Etchepare, qu'il appelait son ami :

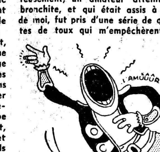
— Le roi m'a appelé « son ami » ! disait Etchepare, ravi.

Et il disparaissait, tandis qu'éclatait une fusillade approximative...

Ensuite de quoi, je crois qu'une balle perdue (mais quasi providentielle) permettait à Don Carlos de s'apercevoir que son compagnon était

Maria Lopez semblait souffrir...

une compagne. Cette découverte provoquait des complications. (Malheureusement, un amateur atteint de bronchite, et qui était assis à côté de moi, fut pris d'une série de quintes de toux qui m'empêchèrent de

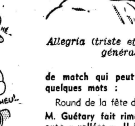


Jojo se prit à éclater...

suivre l'action avec toute l'attention nécessaire. Je le regrette.)

Le rideau se releva derechef sur une fête au casino de Cauterets, au cours de laquelle nous retrouvâmes tous les protagonistes. On dansa la valse, on chanta en chœur, puis le duc d'Agadir chanta tout seul, puis la duchesse d'Agadir (sa fausse sœur) chanta aussi, puis ils chantèrent tous les deux...

Le chant, je l'avoue humblement, je n'y connais rien. La voix de Mme Maria Lopez me paraît cristalline. M. Georges Guétary, lui aussi, me semble jouir d'un bel organe. J'eus pourtant l'impression qu'à partir d'une certaine minute ces deux champions avaient entamé une sorte



Allegria (triste et le gras, gras général).

de match qui peut se résumer en quelques mots :

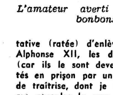
Round de la fête des montagnards: M. Guétary fait rimer « pyrénées » avec « vallées ». Il interprète « bergerette ». Il interprète « C'est l'amour » (bissé). Net avantage à M. Guétary.

Round de la fête à Bilbao : Mme Maria Lopez chante « La Zimgarra te le dira ». Net avantage à Mme Maria Lopez.

Round du camp de l'adversaire : reprise nulle (pas de chant).

Round de la prison : avantage à Mme Maria Lopez, etc.

...Cependant l'action progressait activement : à la suite d'une ten-

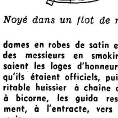


L'amateur averti suçait des bonbons.

tative (ratée) d'enlèvement du roi Alphonse XII, les deux amoureux (car ils le sont devenus) sont jetés en prison par un général plein de traîtrise, dont je n'arrive pas à me rappeler le nom. Sur le point d'être fusillés dans les fossés de la citadelle, Don Carlos et Allegria (c'est son nom) fuiront en diligence, tomberont dans un ravin (la voilà bien, la catastrophe !) et finiront par s'embarquer à bord du « Capitaine Esteban », qui les conduira vers le bonheur...

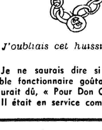
Si ce canevas paraît invraisemblable, je n'y puis rien. Je pense que cela fait partie des normes de l'opérette. Mme Maria Lopez est bien jolie. Jolies aussi sont les danseuses du corps de ballet qui se livrent à une chorégraphie un peu longue, sinon compliquée. Les costumes, eux, sont magnifiques. Je suis certain que les amateurs (y compris mon bronchiteux qui finit par sucer des bonbons) passèrent une excellente soirée. Quant à moi, peu habitué à ces flots de musique légère, je me sentais un peu faible...

M. Pierre Benoit (de l'Académie Française) était dans la salle. Des



Noyé dans un flot de musique...

dames en robes de satin et en lamé, des messieurs en smoking garnissaient les loges d'honneur. Je pense qu'ils étaient officiels, puisqu'un véritable huissier à chaîne d'argent et à bicorne, les guida respectueusement, à l'entracte, vers le bar-fumoir.



J'oubliais cet huissier qui...

Je ne saurais dire si cet honorable fonctionnaire goûta, comme il l'aurait dû, « Pour Don Carlos ».

Il était en service commandé.

Les automobilistes éméchés de Durban seront reconduits (gentiment) chez eux par la police

LES automobilistes de Durban (Afrique du Sud) qui auraient bu un peu plus que de raison pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An sont (cordialement) invités à téléphoner au chef de la police. Celui-ci leur enverra un agent, qui les reconduira chez eux à l'aide de leur propre voiture. Il n'y aura ni arrestation ni procès-verbal, promet le commandant de la police.

« Nous préférons que les automobilistes passent joyeusement les fêtes avec leur famille, plutôt qu'en notre compagnie, au poste de police, a-t-il déclaré. Pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An, beaucoup d'automobilistes boivent un peu trop. Lorsqu'ils rentrent chez eux en voiture, ils sont un danger pour eux-mêmes et pour le public. »

Cette initiative a été accueillie avec sympathie par les habitants de Durban. Une seule critique : les automobilistes craignent de paraître ridicules aux yeux de leurs voisins, si ceux-ci les voient reconduits à domicile dans leur voiture par un ange gardien en uniforme C'est pourquoi le commandant de la police de Durban envisage d'habiller ses agents en civil pour la circonstance.

N.D.L.R — Ce n'est pas sans intention que cette information est placée sous l'article de Soro. Nos lecteurs fidèles comprendront aisément l'allusion.

FRANÇOISE GIROUD : André Gide (célèbre mais peu lu) auteur populaire à 75 ans (grâce au Nobel et à Michèle Morgan) va faire du cinéma à 81 ans

PRINCE las et diabolique, André Gide, couché dans un mauvais petit lit de fer au milieu d'un désordre propre et laid, s'éveille vers 11 heures et parcourt, sans passion, les articles consacrés à la pièce qu'il a tirée de son livre « Les Caves du Vatican ».

On lui avait annoncé des éreintements, mais il trouve les critiques généralement justifiées. Il sourit seulement, derrière ses lunettes cerclées de métal, lorsque les auteurs des critiques font allusion à l'influence que cette œuvre eut sur eux lorsqu'ils la découvrirent.

— Ils étaient douze !... dit-il.

Douze, il se vante. Mettons cent douze.

Depuis la première représentation, il a coupé deux tableaux et remanié la dernière scène dont il ne s'était jamais trouvé satisfait. Elle rejoint maintenant la fin du livre, une fin devant laquelle il hésitait parce qu'elle n'a pas de caractère de conclusion.

— Heureux d'être joué ?

— Je suis satisfait, dit-il. Mais ce ne sont pas des choses dont je puis tirer du plaisir. Ne me faites pas dire que je suis mécontent : je suis entièrement satisfait...

Et il insiste. Il a gardé, à 81 ans, une voix riche et lourde de nuances. Une voix dont il dit qu'elle était « souple, diverse, une voix dont j'étais parfaitement maître et dont je pouvais jouer comme un acteur, que j'avais au surplus travaillée par un grand usage des lectures devant un petit cercle d'auditeurs familiers et par l'habitude que j'avais prise de déclamer des vers en marchant ».

Ainsi il se plaignait, en 1942, qu'elle eût beaucoup vieilli. Mais tout au long de son « Journal », dès 37 ans, il parle tristement des méfaits de l'âge. « Ce que j'appelle fatigue, c'est la vieillesse dont rien ne peut reposer que la mort », écrit-il à 60 ans : il venait d'accomplir un voyage au Congo dans des conditions qui auraient épuisé un jeune homme tandis que lui, passionné à la fois de botanique, de zoologie et de politique coloniale, en rapportait deux livres importants. Adolescent, on le disait atteint d'affection pulmonaire et on l'envoyait, le croyant mourant, au soleil d'Algérie. Mais, à 81 ans, c'est un vieillard droit, sec, à l'oreille fine, au geste sûr, à la réplique fulgurante, à l'œil curieux et acéré dans son admirable visage fermé barré de lèvres droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti.

Et son goût de la vérité étant aussi profond que son goût du scandale, il faut bien le croire lorsqu'il raconte dans le dernier volume de son journal les amours les plus secrètes d'un homme de 70 ans.

En somme, il n'est pas encore un buste.

André Gide, homme majuscule, est peut-être le seul écrivain dont la rencontre n'apporte aucune déception parce qu'il ne crée autour de lui aucune mise en scène, parce qu'il ne porte aucun masque, parce que son œuvre n'est pas un objet posé à côté de lui, surprenant comme ces beaux enfants de parents laids.

— Qu'il se cherche les puces, c'est son droit. Mais pourquoi les offre-t-il à manger aux autres ? disait Rosny.

Oui, mais du moins les puces qu'il offre il n'a pas tenté, comme les autres chercheurs de puces, de les présenter déguisées en bêtes à Bon Dieu.

Trente-six volumes, dont la plupart autobiographiques, plus ce journal dont les premiers feuillets sont datés de 1889 et les derniers de 1949, éclairent si crûment André Gide qu'il peut paraître superfétatoire d'y ajouter une ligne. D'autant qu'il exècre toute inexactitude rapportée à son sujet.

André Gide est plus vénérable que populaire

— Ce que j'ai à dire, je l'écris moi-même, a-t-il précisé.

Mais, à faire miroiter toutes ses facettes aux feux de la sincérité, il a tant ébloui qu'on en est facilement aveuglé. On ne le voit plus. On s'accroche à une phrase, puis à une autre Mais voilà qu'une troisième détruit ou corrige le sens des précédentes. On le perd dans son œuvre, comme on perd l'exacte vision d'une image lorsqu'elle se décompose en mille morceaux d'un puzzle.

Et puis, à tant couper en quatre les cheveux qu'il n'a pas, André Gide a trouvé pendant de longues années plus de vénération que de popularité.

Il a été longtemps pour l'immense majorité des Français l'auteur illustre de livres peu connus. C'est à l'étranger qu'on le lisait. Puis le prix Nobel et Michèle Morgan lui ont apporté des admirateurs par milliers. Le prix Nobel, parce que l'orgueil national a été agréablement chatouillé par cet hommage rendu pour la septième fois seulement depuis Sully Prudhomme en 1901 à la littérature française. Michèle Morgan à cause de la *Symphonie Pastorale*.

Aujourd'hui, on peut espérer que l'éclat qui a entouré la représentation sur la scène de la Comédie-Française des *Caves du Vatican*, incitera de nouveaux lecteurs à découvrir le livre.

Que tant de gloire officielle ne les inquiète pas : André Gide n'est pas un auteur ennuyeux.

— C'est du Châtelet !... disait Cocteau après la représentation.

Et je sais bien des spectateurs passant pour cultivés qui ont été tout étonnés de rire l'autre soir au Français alors qu'ils comptaient somnoler respectueusement. Le respect est pourtant une attitude à laquelle on n'est guère enclin devant lui. Nul homme n'est moins retranché, pétrifié dans la gloire. Gide, ce n'est pas un monument qu'on visite. Il commande plutôt l'impertinence, l'inquiétude. Si présent encore, et vif comme une démangeaison.

Sous son regard de dieu japonais, on se sent terriblement conscient de sa propre personne, et l'inconfort matériel dans lequel il vit accentue l'impression d'inconfort intellectuel qu'il sécrète et communique.

Sa chambre ressemble à celle de n'importe quel jeune homme pauvre dans n'importe quelle famille où l'on ne s'intéresse guère au décor et où la femme de ménage est débordée. Un pantalon plié sur une chaise, le fameux feutre pointu sur la table où glissent des papiers, des cravates en vrac, un cendrier de buffet de gare où se consument les cigarettes américaines quand l'état de son cœur les autorise, sur la table de nuit des pilules, des ampoules... Quand il a besoin d'une piqûre c'est le chauffeur, Gilbert, un peu infirmier, un peu cuisinier qui vient soigner son maître.

Mais il ne sait pas sonner, déranger, demander qu'on l'aide, et il considère qu'il a fait une immense concession à l'âge en achetant, enfin, il y a deux ans, une voiture. Jusque-là, il parcourait le monde en troisième classe, indifférent non seulement au luxe mais au confort bien qu'il ait toujours été à l'abri du besoin grâce à une fortune personnelle qui s'est brusquement accrue ces dernières années parce qu'on le lit.

Il se marie avec l'héroïne de « La Porte étroite »

De ce soin qu'il prit toujours de se restreindre personnellement dans ses besoins est née vraisemblablement la légende grossière, exaspérante, de son avarice.

Gide est profondément, délicatement généreux. Et ils sont nombreux les jeunes auteurs misérables, les réfugiés abandonnés qui pourraient en témoigner. Il ne fut jamais dur qu'envers lui-même.

Il a publié son premier livre, les *Cahiers d'André Walter*, en 1891. Il avait 22 ans. Depuis, il a toujours écrit, faisant de sa vie deux parts; l'une se déroulant dans la propriété de Cuverville où il retrouvait sa femme et ses roses ; l'autre le menant sur les grandes routes et sur les chemins de traverse, errant à travers lui-même et l'univers.

Ses premières œuvres, son amitié avec Pierre Louys et Henri de Régnier, les débuts de la N.R.F., ses gilets de dandy, son mariage à 25 ans avec sa cousine Madeleine — Alissa de la *Porte Etroite* — ne suffirent pas à le faire connaître. On vendit en dix ans cinq cents exemplaires des *Nourritures Terrestres*.

L'aveu de ses goûts particuliers et la défense de l'homosexualité en un sévère traité, *Corydon* — d'où sa rupture éclatante avec le poète catholique Paul Claudel — son enthousiasme pour la Russie soviétique et ses restrictions après y avoir fait un voyage en 1930, — le rendirent célèbre.

On commença à citer ses mots, et à s'apercevoir que lorsque les adolescents avaient lu à seize ans les *Nourritures*, les *Caves du Vatican*, et l'*Immoraliste*, ils en restaient sérieusement atteints.

Il fut de bon ton, à Vichy, de le tenir pour l'un des responsables de la défaite et la Légion interdit, en 1942, une conférence qu'il devait prononcer à Nice. Il est juste de dire que 180 légionnaires sur 240 rendirent leurs insignes en manière de protestation. Gide, lui, se tut et partit pour l'Afrique du Nord.

Quand il demanda à Tunis un bon de vêtements, le fonctionnaire auquel il s'adressa refusa en déclarant :

— Il ne suffit pas à M. Gide d'avoir corrompu la jeunesse, Il veut encore lui voler ses vêtements

Maintenant, il vit à Paris dans l'appartement qu'il a toujours conservé rue Vaneau, avec une très vieille amie autoritaire dont il parle souvent dans son journal, Mme Théo Van Rysselberghe. Depuis la mort de sa femme, il a abandonné Cuverville; elle y vivait par horreur de la ville où elle avait eu un grave accident. Une voiture de livraison de glace l'avait renversée, lui broyant les épaules. C'était du temps où les Gide habitaient à Auteuil la curieuse maison qu'il avait fait construire sans fenêtre sur la rue.

Gide, qui a toujours adoré le cinéma, est en ce moment le principal acteur du film que Marc Allégret tourne chez lui. La caméra est d'abord à la place du visiteur qui arriverait rue Vaneau, serait introduit dans l'appartement « du Maître », s'étonnerait de découvrir l'intérieur d'un bourgeois impécunieux et sans goût, s'arrêterait soudain devant une petite toile de Maillol... Tiens ? Mais alors . Et ce bronze au bout du couloir ? Non, il est affreux. D'ailleurs c'est un cadeau. Et puis, au bout du couloir, il y a la grande pièce biscornue, tapissée de livres sur toute sa hauteur... et sur toute sa largeur quand les livres traînent sur les tables.

Pourtant, il en a vendu plusieurs centaines, il y a 25 ans, avant de partir en quelque long voyage. Aux livres mis en vente, il avait joint les lettres des auteurs avec qui il s'était brouillé. L'ensemble rapporta 122.000 fr. à la Salle des Ventes.

Avec les années, la bibliothèque s'est reconstituée. Il y a là un climat plus sympathique, il y a le piano à queue...

Mais Gide, bouleversant pianiste, ne joue jamais en public, comme s'il redoutait cette surconfidence. Adolescent, il souffrit fort des exhibitions que l'on exigeait de lui parce qu'il avait la réputation de futur virtuose. Plus tard, il s'y est toujours refusé. Pouvoir se faire oublier quand il se met au piano est le signe qu'il vous place haut dans son amitié.

Il a dit en plusieurs endroits tout le mal qu'il pense de Wagner, mais il a longuement écrit sur Chopin, sur la façon dont il convient de l'interpréter.

Le contempteur de la famille pratique l'art d'être grand-père

Parce qu'ils l'appellent « oncle André », on croit généralement que les metteurs en scène Marc et Yves Allégret, que le journaliste Pierre Herbart qui le suivit dans son famux voyage en U.R.S.S. sont effectivement ses neveux.

Les Allégret n'ont cependant aucun lien de parenté avec les Gide. Mais le pasteur Allégret leur père fut un temps chargé par Mme Gide de veiller — il y a quelque soixante ans — sur les études et la jeunesse inquiétante de son fils André.

André Gide est le fils unique d'un illustre professeur de droit romain et le neveu — le vrai — de l'économiste Charles Gide. Uzès est le berceau de ces sévères protestants.

Mais la mère d'André Gide était Normande, et c'est de la famille maternelle que lui vint sa cousine Madeleine.

Le rôle immense que Madeleine Gide joua dans l'œuvre et dans la vie de son mari, il suffit, pour s'en convaincre, de citer quelques-unes des lignes qu'il lui consacre. Assez curieusement, cet homme qui n'a reculé devant l'aveu d'aucune vérité ne cite jamais le véritable prénom de sa femme qu'il appelle Emmanuèle, dans son « journal » et dans *Si le Grain ne meurt*.

André GIDE.

En septembre 42, il note :

« ...Pour un sourire d'elle aujourd'hui, je crois que je quitterais la vie, ce monde où je ne pouvais pas la rejoindre. »

Et en 1949 : « Elle était non seulement ce que j'aimais le plus au monde mais même il me semblait (il me semble encore aujourd'hui) que c'est en fonction d'elle que je vivais et que, proprement, je dépendais d'elle De même j'avais été la tragique occupation de sa vie... Oh ! peut-être ne parlerais-je pas de même si je l'avais charnellement aimée. Et comment expliquer cela : c'était son âme que j'aimais; et cette âme, je n'y croyais pas. »

Bientôt, des « Feuillets » inédits ajoutés au « Journal » viendront exprimer plus fortement encore ce que fut cet amour.

Tant que Madeleine Gide vécut, on ignora complètement un autre aspect de l'existence de Gide, un aspect qui eût peut-être choqué Paul Claudel autant que l'aveu public de ce que ce dernier appelle « Un vice spécialement détesté de Dieu... Mœurs affreuses... abomination ».

De la fille de ses amis Van Rysselberghe, Elizabeth, Gide avait eu un enfant. Puis Elizabeth épousa Pierre Herbart, qui a renoncé à expliquer aux curieux comment il est parent de Gide.

Après la mort de Madeleine Gide qui survint en 1938, André Gide qui a, pour finir, le sens de la famille, tint à prévenir lui-même les autres Gide qu'il avait une fille, Catherine.

Mais depuis l'époque où l'on trouvait à Uzès que « le petit André » était étrange, il en avait tant fait, le petit André, que l'on poussa un soupir de soulagement. Une fille, après tout... Et qui n'était ni noire, ni jaune, et dont la mère était parfaitement honorable ? D'ailleurs, Paul Claudel avait eu beau prédire en 1914 : « L'opinion de Paris se détournera de vous. Vous ne compterez plus, » — il comptait de plus en plus. Avoir un prix Nobel dans la famille, cela console un peu de n'avoir point un prix de vertu.

« Catherine aurait pu m'attacher à la vie »

Catherine Gide songea un temps à faire du théâtre. C'est pour elle que son père écrivit les *Interviews imaginaires*, elle étudia la danse, la diction. Gide note, en 1942, après s'être plaint une fois encore d'avoir beaucoup vieilli :

« Catherine aurait pu m'attacher à la vie; mais elle ne s'intéresse qu'à elle-même — et cela ne m'intéresse pas. »

Ailleurs, il se réjouit de la sincérité de sa fille, de sa grâce et de découvrir combien profondément elle lui ressemble. Plus loin, il constate tristement « qu'elle emploie si mal et si peu mon dévouement pour elle ». Mais, en 1946, ils s'amusent ensemble à se demander « dans la peau de qui elle et moi pouvions souhaiter vivre , et, compte fait, avons conclu que nous ne gagnerions rien à déménager ».

Aujourd'hui, Catherine Gide est mariée (c'est la deuxième fois), à un jeune écrivain, Jean Lambert, et vit généralement en Suisse avec ses trois enfants — Isabelle, Nicolas et Dominique — pour qui Gide, l'impie, Gide l'homosexuel, Gide le destructeur est une sorte de père Noël. Ils seront un peu étonnés quand ils seront en âge de lire les livres de grand-père, auquel on donna le prix Nobel mais pas la Légion d'honneur.

Les admirateurs de « Corydon » sont heureux de ne pas le voir sous la Coupole

A vrai dire, on la lui proposa il y a deux ou trois ans. Mais, chevalier à soixante-dix-neuf ans... Gide a toujours fui le ridicule. Quant à l'Académie française, dont il ne fait point partie, il note à ce sujet en 1946 : « Académie ? Oui, peut-être accepter d'y entrer, si sans sollicitations, courbettes, visites, etc. Et sitôt après, comme premier acte d'immortel, une préface à Corydon, déclarant que je considère ce livre comme le plus important et le plus « serviceable » de mes écrits. »

Ainsi prévenue, l'Académie s'est abstenue. Et tous ceux qui ont eu dans leur jeunesse le « choc » Gide sont sombrement satisfaits de le voir jusqu'au bout fidèle à lui-même, jusqu'au bout dans le camp des provocants et des inflexibles.

Le héros des *Caves* divisait le monde en « subtils » et en « crustacés ». Gide le subtil ne « s'encrustacera » jamais. Il ne portera jamais l'« affreux costume » dont il parle à propos de la réception de Barrès quai Conti.

Il a tout juste accepté de poser pour le portrait que l'Etat a commandé au peintre Mac Avoy. Soucieux comme toujours de l'exacte traduction de lui-même, il sortait de longues heures de pose pour téléphoner le soir au peintre :

« Etes-vous sûr que cette diagonale du bras gauche si nécessaire pour exprimer la fatigue que je ne puis plus, hélas ! dissimuler, ne détruit pas, etc. »

Et quand Mac Avoy lui demandait d'essayer un autre veston dont la coupe lui paraissait préférable, Gide se déshabillait entièrement pour endosser la chemise et le pantalon correspondant audit veston dont on devait à peine apercevoir le col.

La première fois que j'ai vu André Gide, il y a bien longtemps, il jouait au yoyo. Ce fut une affreuse déception pour la petite sotte que j'étais et qu'il emmena au cinéma voir un vaudeville. Deuxième déception.

On prend mal, à quinze ans, la mesure de la grandeur.

Gide est grand justement parce que rien de la vie ne lui est étranger et ne lui apparaît méprisable.

Parce que, si ses contemporains se passionnent pour un jeu, il veut le connaître, pour un film, il court le voir et lorsqu'il est vaillant, aujourd'hui encore, il s'enroule dans sa fameuse cape de loden, saisit son chapeau pointu et s'engouffre dans quelque salle obscure.

Il sait l'allemand mieux que bien des Allemands et s'est mis, à quarante ans, à l'étude de l'anglais qu'il poussa assez loin pour traduire Shakespeare.

Tout ce qui lui est neuf, il s'en saisit, en atteint immédiatement l'essentiel et ne le rejette que décortiqué, quelquefois brisé lorsqu'il s'agit d'un être humain.

« Lorsque je pense à la mort, dit-il, je suis pris parfois d'une telle curiosité que je ne me sens plus d'impatience. »

On aimerait parfois le haïr d'avoir si impitoyablement atteint sinon détruit tout ce à quoi il est confortable de s'accrocher : foi, famille...

Mais qui l'a aimé souffre de voir aujourd'hui avec quelle avidité on compulse non son œuvre mais sa correspondance avec Claudel et son « journal » pour s'y repaître de scandale et de la moindre de ses notes sur le moindre petit butor.

André Gide : « L'homme est responsable de Dieu. »

Gide, c'est cela aussi, mais c'est le « contemporain capital » qui a dit :

« Je voudrais dire aux jeunes gens que l'absence de foi désoriente : pour que ce monde rime à quelque chose, il ne tient qu'à vous. (...) Plus vous me direz et persuaderez qu'il n'y a rien d'absolu dans ce monde et dans notre ciel, que vérité, justice et beauté sont des créations de l'homme, d'autant plus me persuaderez-vous qu'il importe donc à l'homme de les maintenir et qu'il y va de son honneur. L'homme est responsable de Dieu. »

On a le droit, bien sûr, de ne point l'avoir lu. On raconte qu'il y a quelque jours, dans un restaurant, où il déjeunait, un client le reconnut et incita le patron à lui présenter le Livre d'Or de la maison.

Celui-ci s'approcha plein de déférence et murmura :

« Je suis bien heureux de vous connaître, monsieur Gibbs... Il y a trente ans que je me sers de vos lames tous les matins. »

Gide inconnu, soit. Mais connu à travers la légende anecdotique qui auréole d'or plaqué les vedettes, c'est à la fois une imposture et une trahison.

Des « Cahiers d'André Walter » (1891) à la première des « Caves » (1950)

ANDRE GIDE a débuté dans la littérature en 1891 en confessant ses inquiétudes intellectuelles dans un petit volume, « Les Cahiers d'André Walter », qui passa complètement inaperçu. Il appartenait à la deuxième génération symboliste, celle qui représentait encore la littérature d'avant-garde. Mais il rompit très vite avec le genre éthéré et sentimental. « Les Nourritures terrestres » restèrent pendant dix ans un livre inconnu, avant de devenir le bréviaire de tous les adolescents « gidiens ». Gide y prêchait sa morale et invitait ses jeunes disciples à jouir intensément de toutes les richesses charnelles de la vie. Il poussait alors des cris fameux : « Familles, je vous hais ! » C'était la suppression des contraintes, la libération des instincts secrets. Cependant, Gide se défendait de créer une morale voluptueuse et facile. « Il faut suivre sa pente, disait-il, mais en remontant. » Cela n'empêcha pas certains critiques littéraires de considérer André Gide comme un authentique représentant du démon.

Ses principaux romans, « L'Immoraliste » (1902), « La Porte étroite » (1909), « La Symphonie pastorale » (1920), et « Les Faux Monnayeurs » (1925), sous une apparence presque toujours discrète et sévère, agitent de dangereux problèmes de morale. Gide y recherche sa propre unité, sans jamais pouvoir l'atteindre, car il est séduit par tous les contraires. Il fait sienne cette devise : « Les extrêmes me touchent ».

Gide a écrit des traités et des essais critiques, « Traité de Narcisse » (1892), « Prétextes » (1903), « Dostoievsky » (1923). A ses yeux, « Les Caves du Vatican » (1914), sont une « sotie ». La sotie était, vers la fin du moyen âge, une œuvre dramatique dont tous les personnages étaient fous. Sous prétexte de folie, ils se permettaient de prononcer des vérités qui n'étaient pas admises par la morale courante.

André Gide s'est beaucoup contemplé lui-même. Il a publié de hardies confessions, « Si le grain ne meurt » et son « Journal ». Dans ces deux livres, il ne laisse rien ignorer de ses défauts, de ses tares, de ses incertitudes, de ses tourments et même de ses occupations les plus futiles. Son style s'est peu à peu libéré de ses soupirs, de ses grâces un peu mièvres et de ses raffinements. Il a sans cesse tendu vers la simplicité et la rigueur. Gide a toujours rêvé de devenir un écrivain classique. Il peut supposer, aujourd'hui, que son rêve est réalisé.